



Géocritique monofocale de *La guerre est une ruse* de Frédéric Paulin

Monofocal Geocriticism of Frédéric Paulin's *La guerre est une ruse*

Issam BOULKSIBAT¹

Université Larbi Ben M'hidi - Oum El Bouaghi | Algérie
iissam2@yahoo.fr

Résumé : Cet article propose une analyse géocritique de *La guerre est une ruse*, thriller politique du Français Frédéric Paulin. Considérant le recours de l'auteur à l'« observation à distance » de l'espace référentiel algérien, nous mettrons l'accent sur certaines « méprises » d'ordre géographique ou culturel, la densité stratigraphique et l'hétérogénéité de la représentation de la Casbah d'Alger, ainsi que les marques intertextuelles perceptibles dans le texte.

Mots-clés : Géocritique, observation à distance, stratigraphie, hétérogénéité, intertextualité

Abstract: This article proposes a geocritical analysis of *La guerre est une ruse*, a political thriller by French author Frédéric Paulin. Considering the latter's recourse to the 'observation from a distance' of the Algerian referential space, we will emphasise certain geographical and cultural 'misunderstandings', the stratigraphic density and the heterogeneity of the representation of the Casbah of Algiers, as well as the intertextual marks that can be perceived in the text.

Keywords: Geocriticism, observation from a distance, stratigraphy, heterogeneity, intertextuality



¹ Auteur correspondant : ISSAM BOULKSIBAT | iissam2@yahoo.fr

La guerre est une ruse est un thriller politique (Agullo, collection « Agullo Noir », 2018) dont l'intrigue se déroule majoritairement en Algérie, durant la période comprise entre 1992 et 1995². N'ayant pas une connaissance préliminaire de l'Algérie, son auteur, Frédéric Paulin, s'est appuyé sur divers documents afin de constituer le décor de son roman, avec tout ce que cela peut impliquer comme approximations ou stéréotypies. C'est, entre autres, cet aspect qui sera abordé dans cette étude que nous mènerons dans une perspective géocritique, avec néanmoins deux infractions aux préceptes édictés par Bertrand Westphal.

La première a trait au caractère monofocal de l'analyse, qui s'oppose à celui *essentiellement* multifocal de l'approche westphalienne, mais qui peut être utile en ce que pareille lecture permet d'« en arriver à la construction du sens en fonction des différents espaces » (Doyon-Gosselin, 2011 : 67). Quant à la seconde, elle concerne le statut de *voyageur casanier*³ de Paulin, qui implique qu'il n'y a pas de perception *directe* de l'espace, ce qui, à notre sens, n'empêche pas de jeter un regard géocritique sur le roman, en faisant cependant abstraction de sa dimension polysensorielle.

Nous examinerons donc, dans ce qui suit, certaines « méprises » géographiques et culturelles *commises* par *l'auteur*, le caractère polychrone et symbolique de la Casbah d'Alger, ainsi que les procédés intertextuels présents dans le texte.

1. « Méprises »

Frédéric Paulin assume pleinement son statut de *voyageur casanier*, ce profil particulier d'auteur qui, « à la fois peu soucieux de prendre des risques et désireux de garder une juste distance avec son objet de recherche [...] sait dissocier déplacement physique et déplacement psychique, et prend soin de limiter le plus possible ses mouvements » (Bayard, 2012 : 15). L'ancien professeur d'histoire et de géographie, détaille le processus d'écriture de ses romans *La guerre est une ruse* et de sa suite, *Prémices de la chute*⁴, en ces termes :

Je me documente toujours beaucoup avant de passer à la phase de rédaction. C'est une manière de « blinder » ce que je raconte de la grande Histoire [...] C'est à ce moment que l'histoire et les personnages fictifs m'apparaissent. Mais je ne dispose pas de sources au sein des services de renseignement ou même de la police. Je lis des essais, des romans, je regarde des documentaires aussi, je me constitue un corpus sur lequel je me base pour construire mon histoire, le roman. (Benabed, 2016)

L'Algérie est donc pour ce dernier ce que Bayard appelle un *lieu dont on a entendu parler*, soit un « lieu dont on a connaissance par des sources extérieures, comme les livres ou les informateurs » (Bayard, 2012 : 157).

Le ton encyclopédique ne trompe pas, en témoigne la description quasi documentaire d'Aïn M'guel en début du premier texte cité :

² Essentiellement dans la ville d'Alger, mais aussi à Blida, Constantine, Batna et Tamanrasset.

³ Expression que l'on doit à Pierre Bayard (voir plus loin dans le texte).

⁴ Publié en 2019, une année avant *La Fabrique de la terreur*. Les trois volumes constituent la trilogie « Tedj Benlazar ».

Aïn M'guel est une petite ville de l'Ahaggar, dans le bled *er rili*, le pays du vent. Cent trente kilomètres plus au sud, c'est Tamanrasset et le désert, le bled *el ateuf*. Le pays de la soif, semi-désertique, à la végétation presque inexistante [...] Alger se trouve à presque 2 000 kilomètres au nord. (Paulin, 2018 : 13-14)

En vérité, l'orthographe officielle de la commune en question est In Amguel. Benramdane explique qu'« "Aïn" et "In" sont deux unités linguistiques de langues et de sens totalement différents : "source d'eau, fontaine, point d'eau" en arabe, pour le premier ; "celui de..." pour la toponymie amazighe, targui précisément » (Benramdane, 2021 : 15). Ainsi, In Amguel signifie, selon le linguiste, « lieu, endroit de la couleuvre » (Benramdane, 2021 : 15). Paulin aurait peut-être été plus inspiré de pousser plus loin sa recherche, d'autant plus que juxtaposer « Aïn » et « pays de la soif » n'est pas du plus heureux effet.

Pour en revenir à cette dernière périphrase, elle n'est pas loin du *cliché*, qui, selon Amossy et Herschberg Pierrot, « affleure à la surface du discours sous la forme d'une expression toute faite immédiatement repérable » (Amossy & Herschberg Pierrot, 2011 : 73). Dans le contexte francophone, la formulation « le Pays de la soif » doit en grande partie sa diffusion à la toile du même nom de l'écrivain et peintre orientaliste Eugène Fromentin, réalisée vers 1869 et inspirée par un événement qu'il relate dans *Une année dans le Sahel* (1858), celui du décès de huit voyageurs surpris par un vent de sable à mi-chemin de Laghouat et Ghardaïa (Lobstein, 2016). Notons aussi que le mot berbère *Tanezrouft*, signifiant « pays de la soif », désigne une « grande plaine (reg) du Sahara algérien particulièrement aride et désertique située à l'ouest du Hoggar » (Larousse, s. d.).

Autre espace sommairement évoquée, celui de la ville de Constantine, où l'on retrouve Albin Stein, agent traitant de la DGSE⁵, en compagnie du commandant algérien Djaber, attablés « à la terrasse du petit café face à l'université Mentouri » (Paulin, 2018 : 9) : un lieu tout à fait fictif, qui détonne avec l'espace de référence. En effet, l'université en question, située en espace périurbain et conçue comme un ensemble intégré et autonome, longe la route nationale 79, ce qui fait qu'il n'existe aucune *rue* à traverser et encore moins de cafés aux alentours, de surcroît dotés de terrasses. Par ailleurs, même les *murs* extérieurs à l'ombre desquels Djaber attend son officier traitant sont fictifs, le campus central, dans sa configuration d'alors ou même après la réalisation de celui attendant de Tidjani Haddam, n'étant ceint que d'une clôture métallique. Quant aux buvettes situées à l'intérieur, elles ont été récupérées par l'administration au début des années deux-mille-dix et transformées en locaux pédagogiques.

Cependant, au vu du souci de vérisimilitude perceptible tout au long du texte, il semblerait qu'il s'agisse ici d'une simple *spéculation* sur une configuration spatiale (stéréo)typique que l'on pourrait retrouver dans certaines villes européennes et aussi algériennes, à l'exemple de la « fac centrale » d'Alger (actuellement université Alger 1 - Benyoucef Benkhedda), située au tout début de la rue Didouche Mourad, l'une des principales artères du centre de la Capitale où pullulent, justement, cafés et terrasses. Cherrad explique à ce propos qu'en Algérie, « la chronologie de la multiplication des établissements universitaires s'est accompagnée d'un processus particulier quant à leur localisation », lequel « consiste globalement d'abord à implanter une université dans le tissu urbain ou à défaut le localiser à la périphérie de la ville [cas de l'université Mentouri], en l'absence d'assiette foncière dans la ville, construire le campus en milieu rural » (Cherrad, 2021 : 70).

⁵ Direction générale de la sécurité extérieure : service de renseignement extérieur de la France.

Comme pour renforcer l'authenticité de la scène, Stein sirote un *lekhchef*, boisson traditionnelle dont la composition est détaillée plus loin : « l'eau de rose, la fleur d'oranger, la cannelle... » (Paulin, 2018 : 10). D'origine persane ou turque, *Lekhchef* consistait en une infusion de différents fruits séchés (dattes, figes, raisins, etc.), parfois agrémentée de fruits secs. La recette originelle est toujours populaire dans des pays comme l'Égypte et la Syrie, où cette boisson est principalement consommée durant le ramadan, au moment de la rupture du jeûne (Moussa, 2019). Même chose en Algérie où la tradition de *Lekhchef* persiste à Constantine, ainsi que dans d'autres villes ayant connu une importante présence ottomane comme Blida, Médéa et Mostaganem. Toutefois, le choix du *brevage* en question s'avère être une mauvaise pioche, car rien ne certifie que ce sirop ait un jour été servi dans les cafés⁶ ! D'ailleurs, en énumérant les ingrédients de *Lekhchef*, Djaber, qui, lui, s'est contenté d'un simple café, ne peut s'empêcher de trouver que « tout ça dans une seule boisson, c'est trop d'Algérie », et le narrateur - omniscient - de surenchérir : « Trop de clichés algériens pour le commandant Djaber » (Paulin, 2018 : 10).

Nous retrouvons également cette autodérision, qui traduit (potentiellement) une demande d'indulgence de la part de l'auteur (en direction du lectorat autochtone ?), sous forme d'incursion métatextuelle⁷ lorsqu'il s'agit de décrire la Méditerranée, dont les eaux baignent Alger, scintillant sous la lune : « C'est un cliché, néanmoins c'est vrai : c'est magnifique. Et apaisant » (Paulin, 2018 : 156).

2. Haut-lieu

Paulin se garde, toutefois, de commettre le poncif de trop : ce n'est pas par la mer, comme le prône Vircondelet, qu'il aborde⁸. Le premier contact *visuel* avec la Capitale est celui du personnage principal, le lieutenant de la DGSE Tedj Benlazar : « Au-dessus d'Alger, le ciel est parfaitement bleu. Sous le soleil, les murs blancs des bâtiments renvoient une lumière aveuglante. » (Paulin, 2018 : 36-37). Désertant son appartement blidéen, celui-ci avait décidé cette nuit de se réfugier, non pas à Alger, mais à l'ambassade de France, car la peur s'est installée partout dans le pays, la peur qui « empêche les habitants de sortir de chez eux », celle de « de mourir ou de perdre des proches dans un attentat », celle enfin « qu'à force de violence aveugle, le retour à la normalité soit impossible » (Paulin, 2018 : 16).

Mètre étalon de l'insécurité nouvelle, la Casbah, la Citadelle⁹, qui « baisse la tête », qui « n'est plus aussi bruyante qu'autrefois » (Paulin, 2018 : 56). Certes, « la vie continue, mais quelque chose dans le regard des gens, dans leur voix reste retenu, gardé pour plus tard » (Paulin, 2018 : 56). Ce changement est imperceptible « pour qui ne connaît pas Alger depuis

⁶ Le doute est permis quant aux cafés maures des anciens quartiers « arabes » - quasiment disparus aujourd'hui à Constantine - (cf. <https://www.elwatan.com/pages-hebdo/magazine-pages-hebdo/les-cafes-maures-de-constantine-15-07-2008>). Évoquant ceux de la ville voisine de Skikda, l'historien Mohamed Harbi se souvient : « On n'[y] consommait pas d'alcool mais exclusivement du thé, du café, des sirops » (Harbi, 2001 : 70). Néanmoins, il n'est pas spécifié s'il s'agissait de sirops traditionnels ou aromatisés.

⁷ La métatextualité est définie par Genette comme « la relation, on dit plus couramment de "commentaire", qui unit un texte à un autre texte dont il parle » (Genette, 1982 : 10).

⁸ « C'est par la mer qu'il faut comprendre Alger. La comprendre et la voir. Plus que la voir : la découvrir dans son surgissement. Être témoin de son apparition [...] La baie étire le visiteur, elle le reçoit. » (Vircondelet, 2014 : 1. L'apparition d'Alger).

⁹ Selon Siblot, le mot Casbah « entre dans le lexique français en 1830, du même pas que les troupes de l'Armée d'Afrique dans Alger » (Siblot, 1996 : 159) - il était alors question de la Casbah d'Alger -, et s'orthographiait initialement Kasba, dont l'acception première est « citadelle et palais d'un souverain dans les pays arabes » (Siblot, 1996 : 160). L'auteur précise que « pour des raisons historiques manifestes, Alger apparaît comme le prototype de casbah, au sens de "meilleur exemplaire" réel », ce qu'appuie « le fonctionnement autonome de la Casbah lorsque l'évidence du référent a rendu le toponyme Alger inutile » (Siblot, 1996 : 160).

longtemps », mais Tedj « sent tout de même une résignation, un fatalisme dans cette foule » (Paulin, 2018 : 221). À la Casbah diurne, celle d'avant le couvre-feu, succède celle nocturne, où la vieille ville se mue en « base avancée des islamistes à Alger », et où « il ne fait pas bon [...] porter un uniforme... » (Paulin, 2018 : 63).

Ainsi, contrairement à la Casbah monochrome que donne à voir des films tels que *Pépé le Moko* et *La Bataille d'Alger*¹⁰, c'est une Casbah polychrone qui est décrite par Paulin, avec deux temporalités, celle des résidents comme Gh'zala, qui « fait profil bas en attendant des jours meilleurs » (Paulin, 2018 : 59), et celle des « gens du FIS et du GIA¹¹ qui [y] grouillent » (Paulin, 2018 : 154). Ces deux temporalités coexistent, formant un espace hétérogène : « La rue est pleine de monde, les boutiques sont ouvertes, quelques terrasses accueillent des consommateurs sous l'œil de militants barbus¹² qui, sans le laisser paraître, vérifient qu'il n'y a pas d'alcool dans les verres. » (Paulin, 2018 : 252-253).

Westphal affirme que « toute limite appelle le franchissement » (Westphal, 2007 : 71). Il peut s'agir d'un *Limén*, un seuil appelé à être franchi, ou d'un *limes*, une frontière dont le franchissement ressort à une *transgression*, laquelle « suppose un espace fermement strié¹³ et une volonté de le pénétrer, que l'appareil d'État [...] qualifierait d'effraction en devenir » (Westphal, 2007 : 73) et « impose l'hétérogène, donc la polychronie (laconjugaison de temporalités différentes) et la polytopie (la composition de spatialités différentes) » (Westphal, 2007 : 75).

Lorsque Tedj Benlazar se rend une nuit à la Casbah pour y voir Gh'zala, il franchit une double ligne d'arrêt. La première est déterminée par la *horma*¹⁴, les mœurs, car « une jeune Algérienne qui parle à un Occidental - même si l'homme en face d'elle doit avoir du sang arabe -, ça pourrait être très mal interprété par des voisins suspicieux » (Paulin, 2018 : 154). La seconde est celle fixant les limites de l'espace strié, non celui deleuzien de la « police », mais celui de *houkoumat ellil*¹⁵, ce qui fait dire à un gendarme contrôlant l'agent de la DGSE : « C'est pas très sérieux pour un Français de rester ici la nuit » (Paulin, 2018 : 153). Une autre nuit, Tedj « fait ce qu'il ne [faut] pas faire, il [retourne] dans la Casbah » (Paulin, 2018 : 231), et franchit un seuil supplémentaire, celui de l'appartement de Gh'zala, qu'il

¹⁰ Concernant le film de Julien Duvivier (1936), Rolot et Ramirez parlent d'une « “désindigénisation” du lieu » (Rolot & Ramirez, 1996 : 385), et ce en partant du constat que « l'action tout entière est [...] construite sur une inversion étonnante : les dissidents, ceux qui [...] expriment véritablement l'âme de la Casbah sont tous des Européens ; tandis que les adjuvants de l'ordre appartiennent majoritairement à la société indigène ou indigénisée » (Rolot & Ramirez, 1996 : 386). Cette image de la Casbah est d'ailleurs qualifiée par Benhaïmouda de « suspecte sous le rapport purement documentaire » (Benhaïmouda, 2008 : 66). La rigueur historique est de mise, trente ans plus tard - quoiqu'il faille toujours relativiser -, dans *La Bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo où les combattants du FLN se réapproprient l'espace en question en « met[tant] l'accent sur la conquête du “milieu” algérois de la Casbah » (Stora, 1983 : 56). Pour l'anecdote, le mythique *Casablanca* de Michael Curtiz - troisième plus grand film américain de tous les temps selon l'American Film Institute (<https://www.afi.com>) - ne devrait son existence qu'à *Pépé le Moko* : « Quand la Warner racheta les droits d'une pièce [...] elle imposa que l'action se passe à Casablanca, qui devint le titre du film [...] Parce qu'un film intitulé *Algiers* était récemment sorti sous le titre *Casbah* en France [...] L'amusant est que *Algiers* est le remake américain de *Pépé le Moko* ! » (Solo, 2012 : Ces messieurs de la finance).

¹¹ Groupe islamique armé : organisation terroriste formée dans les années quatre-vingt-dix.

¹² Islamistes portant la barbe en accord avec les préceptes de la Sunna (tradition du prophète Mohamed).

¹³ La notion d'*espace strié* (homogène) et d'*espace lisse* (hétérogène) a été introduite par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Le premier est celui « de la *polis*, du politique, du policé, de la police » (Westphal, 2007 : 68) et s'oppose au second, « en permanence menacé par le striage que s'emploie à lui appliquer toute société policée » (Westphal, 2007 : 69). Les deux philosophes ont emprunté cette distinction au musicologue Pierre Boulez, pour qui « l'espace strié est un espace soumis à la mesure [...] tandis que dans l'espace lisse la coupure ou l'écart peut s'effectuer où on veut » (Antonioli, 2009 : 125).

¹⁴ Respectabilité, pudeur.

¹⁵ Littéralement « gouvernement de la nuit ». Les populations désignaient ainsi les groupes armés islamistes, par opposition au « gouvernement du jour », soit les différents corps de sécurité.

veut convaincre de l'accompagner en France. La transgression de Tedj consacre la polychronie de cet espace, et laisse percevoir un ensemble hétérogène, soumis à des rythmes asynchrones, discordants, quasi incompatibles.

« Haut » lieu, du fait de sa hauteur, de cette verticalité qui « qui saute au regard » et la distingue de « la ville européenne, horizontale » (Vircondelet, 2014 : 1. L'apparition d'Alger), la Casbah est aussi, du point de vue de la géographie culturelle, un *haut-lieu*, d'« une hauteur bien plus qualitative que topographique, en ce qu'elle surimpose à sa nature fonctionnelle première, comme lieu, une dimension symbolique qui l'institue comme marqueur référentiel structurant » (Bédard, 2002 : 51). Elle fait partie des *lieux de mémoire*¹⁶, ces « lieux privilégiés qui, prenant en compte les temporalités du lieu symbolique [...] et privilégiant le rôle fédérateur de la mémoire collective, condensent le temps long dans celui de l'instant, la durée de ce qui perdure dans ce qui est » (Bédard, 2022 : 55).

Les habitants de la Casbah, que « l'Unesco a inscrit [...] au patrimoine de l'Humanité » (Paulin, 2018 : 57), se souviennent de « l'Histoire, du FLN¹⁷ qui [en] avait fait [...] la "forteresse", leur base à l'intérieur d'Alger » (Paulin, 2018 : 57). Gh'zala aussi « se souvient de ses parents qui n'ont jamais voulu quitter l'Algérie [...] même quand Ali-la-pointe s'est fait sauter un peu plus loin, rue des Abdéramas » (Paulin, 2018 : 253). Dans cette même rue se trouve la maison de Raouf, le fiancé de Gh'zala, où trône une « fresque en céramique qui donne à voir des colombes échappant au déluge », parfaite allégorie du sacrifice suprême de la Pointe, Hassiba Ben Bouali et leurs compagnons, qui, « en octobre 1957 [...] ont préféré se faire exploser plutôt que de tomber aux mains des soldats français » (Paulin, 2018 : 57).

Autres hauts lieux, ceux du roman policier, qui n'abondent pas chez Paulin, essentiellement en raison de la catégorie subgénérique de *La guerre est une ruse*, le thriller, lequel « ne prête pas vraiment attention à la ville [qui] n'a pas de présence réelle dans l'intrigue. Souvent floue, elle y est évoquée par des indications pittoresques sans importance et pourrait être interchangeable » (Riquois, 2012 : 571). Ainsi, l'on n'y retrouve pas de lieux louches, liés à la nomenclature et au monde de la nuit, et caractéristiques du roman noir algérois, mais il y est quand même question de quelques lieux sinistres, comme le « parking sombre au pied de l'immeuble, rue Mustapha Ali Khodja » (Paulin, 2018 : 53), dans le quartier *huppé* d'El Biar, où le supérieur hiérarchique de Tedj, Rémy Bellevue, a failli être assassiné¹⁸.

3. Intertextualité

L'auteur introduit, cela étant, un espace impossible pour Benhaïmouda, le « quartier louche », lequel, au contraire de celui compossible correspondant à une vice-diction, équivaut à une contradiction (Westphal, 2007 : 173). À la différence des lieux louches, soit les « endroits excentrés : cabarets, hôtels de luxe, clubs huppés situés à la périphérie

¹⁶ Concept popularisé par l'historien Pierre Nora et son équipe (cf. *Les Lieux de mémoire*, tomes I, II et III).

¹⁷ Front de libération nationale. Parti politique créé en 1954 pour obtenir l'indépendance de l'Algérie.

¹⁸ L'universitaire s'est inspiré des travaux de Pierre Sansot (cf. *Poétique de la ville*) pour distinguer les lieux louches (équivoques) et les lieux sinistres (angoissants). Pour lui, la notion de louche « se rapporte essentiellement à la couche aisée de la société algéroise » (Benhaïmouda, 2006 : 42), alors que celle de sinistre concerne « le plus souvent les zones déshéritées d'Alger (la Casbah, les cités H. L. M. de la périphérie) », et plus généralement tout lieu « aussi serein et anodin fût-il [...] pour peu qu'un halo inhabituel, une clarté, une ombre particulière du crépuscule, l'état d'âme du héros, ou l'intrusion du crime, viennent bouleverser la perception ou l'ordre habituel des choses » (Benhaïmouda, 2006 : 46). Benhaïmouda n'omet cependant pas de préciser que les deux types de lieux « peuvent occasionnellement coexister » (Benhaïmouda, 2006 : 45), à l'exemple, justement, du parking mentionné *supra*.

(corniche ou hauteurs d'Alger) » (Benhaïmouda, 2006 : 39) ou encore « des rues, ou des esplanades écartées, zones idéales pour couples discrets, clients en maraude (ou tueurs en série) » (Benhaïmouda, 2006 : 41), celui-ci correspond à une aire caractérisée par « le mouvement, l'animation, la chaleur, le "vice", le plaisir étalé, l'impudeur, le grouillement, la liaison scabreuse et facile » et, en conséquence, est inexistant dans la réalité algérienne, et par ricochet dans le polar national, en raison « du moralisme ambiant et de dispositions réglementaires stipulant que l'État demeure le garant de l'ordre théologique et moral » (Benhaïmouda, 2006 : 39).

Puisant dans un reportage paru dans *El Watan*, Paulin reconfigure Diar El Kef, en faisant de la cité un endroit (bien) plus sordide que nature, quelque part entre ghetto *noir* et favela carioca. Pour installer le décor, il va légèrement remanier l'introduction de l'article en question :

Sur les hauteurs de Bab El Oued, surplombant le quartier Triolet et faisant face au cimetière d'El Kettar trône cette cité populaire attenante à la Carrière Jaubert (devenue ECAVA, entreprise des carrières de la ville d'Alger). La barre hideuse qui s'étale telle une plaie urbaine est sans doute l'une des cités les plus sinistres de la capitale. En témoigne son nom qui signifie littéralement « la cité du précipice ». (Benfodil, 2010)

Ce qui donne sous sa plume :

La Renault 21 pénètre dans El Carrière. La cité surplombe le quartier Triolet et fait face au cimetière d'El Kettar. La barre d'habitation est décrépète, presque insalubre, elle est attenante à l'immense carrière ECAVA qui lui vaut son surnom. Diar El Kef signifie « la cité du Précipice ». (Paulin, 2018 : 167-168)

Sur le Diar El Kef version Paulin, règne Maklouf le Juif, « roi de la pègre algéroise », proxénète en chef, borgne et cocaïnoman, protégé nuit et jour par des « jeunes gens, certains armés de fusils-mitrailleurs », et dont l'antre est « aménagé [...] comme un lupanar parisien de la Belle Époque », avec des « pièces aux murs décorés de tapisseries et de tableaux d'art moderne, meublées de créations sans aucun doute hors de prix et importées d'Europe ou des États-Unis », alors qu'« à l'étage en dessous, des gens vivent à plusieurs dans leur minuscule appartement », et que « *certaines habitent même les toilettes communes* » (Paulin, 2018 : 169). Cette partie a certainement été inspirée par le passage où un habitant de la cité évoque le détournement d'un bâtiment évacué dans le cadre d'une opération de relogement : « Ces logements désossés sont devenus une poche de délinquance [...] Ces niches abritent désormais tous les voyous du coin. Les choses les plus inimaginables s'y produisent. La nuit, on ne peut pas circuler tranquillement. C'est la Colombie, ici » (Benfodil, 2010).

Même si l'on reste dans le cadre du consensus homotopique¹⁹, le Diar El Kef dépeint par Paulin tranche nettement avec l'*hyperréalisme* du roman, qui est consolidé par la force évocatrice des noms de lieux cités, ainsi que par la convocation de plusieurs références. Parmi ces dernières, nous pouvons mentionner des personnages comme le patron des services secrets algériens Mohamed Médiène, dit Toufik, les terroristes Djamel Zitouni et Khaled Kelkal, ainsi que des victimes de la violence à l'instar de la militante féministe Nabila Djahnine et de la martyre de Meftah, Katia Bengana.

¹⁹ Dans ce cas de figure, la fiction est nommément mise en relation avec un référent du monde réel. Dès lors, « on assiste non pas à une construction ex nihilo, mais à la reconfiguration d'un réalisme, à la mise en forme d'une ou de plusieurs de ses virtualités » (Westphal, 2007 : 169). Ces dernières « viendront s'ajouter aux propriétés progressivement actualisées dans le référent » (Westphal, 2007 : 170).

Il est aussi question d'évènements historiques liés à la Guerre d'Algérie ou plus récents, ou encore d'éléments de la culture algérienne, lesquelles se manifestent dans le texte sous forme de citations intertextuelles. À titre d'illustration, nous retrouvons certains passages du Coran, comme « *“Quant aux djinns, nous les avions créés, auparavant, d'un feu d'une chaleur ardente.” (Coran 15-27)* » (Paulin, 2018 : 15), « *“Là, ils n'entendront ni futilités ni récriminations, mais seulement les mots : Paix ! Paix !” (Coran 56 : 25-26)* » (Paulin, 2018 : 83) ou « le verset 90 de la sourate Yûsuf : *“Celui qui craint Dieu et se montre patient en reçoit la récompense, car Dieu ne frustre jamais les hommes de bien de leur récompense”* » (Paulin, 2018 : 133). La figure de Tahar Djaout est, pour sa part, présente à deux niveaux. Le poète est d'abord cité directement par Gh'zala qui récite quelques-uns de ses vers (« si tu te tais tu meurs, et si tu parles tu meurs, alors dis et meurs... » [Paulin, 2018 : 325]), puis par le truchement du chanteur Matoub Lounès :

Gh'zala reconnaît la chanson, c'est « KENZA » de Matoub Lounès. Près de la chaîne hi-fi, la mère de la mariée regarde sa fille avec fierté. Cette chanson porte le nom de la fille de Tahar Djaout. Ici tout le monde sait que Lounès l'a écrit en hommage au poète assassiné en juin 1993. — Si tu te tais tu meurs, et si tu parles tu meurs, alors dis et meurs... murmure Gh'zala. (Paulin, 2018 : 353)

Pour rester dans la chanson, notons aussi l'intrusion dans le texte, à la faveur d'un changement de fréquence sur l'autoradio par Tedj, du groupe de rap français NTM²⁰ :

Il se redresse, se colle une claque sur la joue, allume une cigarette, triture le bouton de l'autoradio et trouve de la musique qui le calme : un mec scande « J'ai pas fait 500 mètres que les keufs m'arrêtent et me prient de me mettre sur le côté afin de me soumettre à un contrôle d'identité simple formalité quand on a ses papiers mais voilà là je les avais pas sur moi j'ai donc été invité au commissariat où là ils m'ont mis la fièvre pendant, pendant des heures. (Paulin, 2018 : 367)

À côté, l'auteur a parfois procédé à des emprunts linguistiques à l'arabe algérien - « *Habtouh lel-oued* » [Descends-le vers l'oued] (Paulin, 2018 : 76, 77), « *Halouf el raba !* » [Littéralement « Cochon de la montagne » : Sanglier] (Paulin, 2018 : 125) ou « *daoua* » [Désordre en « argot des cités »] (Paulin, 2018 : 273).

Pour finir, il convient de rappeler que le titre du roman est la traduction littérale d'un *hadith*²¹ attribué au prophète Mohamed (« Al Harb Khoudâa » / « *الْحَرْبُ خُدْعَةٌ* »), et que, comme énoncé dans l'exergue, Mohamed Merah, l'auteur des attentats de Toulouse et de Montauban, aurait adressé à un agent de la DCRI²² lors du siège de son appartement en mars 2012²³.

Conclusion

Pour élaborer le cadre spatial de son roman *La guerre est une ruse*, Frédéric Paulin a recouru, dans un souci avéré de vérisimilitude, à nombre de documents référentiels, historiques et politiques, ce qui ne l'a toutefois pas empêché de commettre certaines

²⁰ *La Fièvre*, paru en simple en juin 1995.

²¹ Contrairement à ce qu'affirme Paulin, pour qui « Al Harb Khoudâa » fait partie d'un verset du Coran (Velda, 2011).

²² Direction centrale du renseignement intérieur.

²³ « Cette phrase, je l'ai découverte dans la bouche de Mohammed Merah en 2012 : après ses massacres de Toulouse, il est acculé dans son appartement, il essaie de négocier. Il déclare qu'il va se rendre le lendemain matin, et utilise cette phrase, mais en lui donnant un sens “basique”, pour expliquer ses actions et ses manœuvres pour échapper aux autorités. C'est cela qui m'a poussé à essayer d'en savoir plus » (Velda, 2011).

« méprises » concernant l'espace algérien, du reste quasi inévitables lorsqu'il s'agit d'un lieu où l'on n'a pas été.

L'exemple le plus probant en est la transformation par l'auteur de la cité de Diar El Kef, qu'il découvre à travers un reportage journalistique, en « quartier louche » qui n'aurait pas dépareillé dans un polar américain, et qui, de l'avis de Benhaïmouda, ne pourrait exister dans l'espace algérien, et partant, dans celui diégétique des romans policiers y étant ancrés. Toutefois, Paulin parvient, en dépit de la « distance », à mettre en évidence toute l'épaisseur stratigraphique du haut-lieu que représente la Casbah d'Alger, de même qu'à faire ressortir son caractère d'espace hétérogène dans lequel se conjuguent différentes temporalités.

De manière globale, les reconfigurations opérées, comme celle de Diar El Kef, ou encore la relocalisation de l'université Mentouri de Constantine dans l'espace urbain, laquelle obéit davantage à un stéréotype spatial qu'à une reproduction réaliste, ne remettent pas en cause la compossibilité entre référent et représentation, même si l'écart entre les deux reflète d'une certaine façon les limites de l'« observation à distance » prônée par Bayard, même menée avec la plus grande rigueur.

Références bibliographiques

- AMOSSY R. & HERSCHBERG PIERROT A. 2011. *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société* (3^e éd.). Nathan Université. Coll. « 128 ». Paris
- ANTONIOLI M. 2009. « Gilles Deleuze et Félix Guattari : pour une géophilosophie » dans PAQUOT T. & YOUNÈS C. *Le territoire des philosophes : lieu et espace dans la pensée du XX^e siècle*. La Découverte. Coll. « Armillaire ». Paris. p. 117-137.
- BAYARD P. 2012. *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*. Minuit. Coll. « Paradoxe ». Paris.
- BÉDARD M. 2002. « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole » dans *Cahiers de géographie du Québec*. N° 127. Département de géographie de l'Université Laval. Laval. p. 49-74.
- BENABED M. 2019, 13 mai. « Interview avec Frédéric Paulin : le terrorisme en triptyque » [en ligne]. Milieuhostile. <https://www.milieuhostile.net/interview-avec-frederic-paulin-le-terrorisme-en-triptyque/>. Consulté le 23 mars 2020.
- BENFODIL M. 2010, 3 octobre. « Voir Diar El kef et Mourir » [en ligne]. *El Watan*. <https://www.elwatan.com/archives/reportage/voir-diar-el-kef-et-mourir-03-10-2010>. Consulté le 18 mars 2020.
- BENHAÏMOUDA M. 2006. « Les hauts lieux du roman policier algérien » dans *Cahiers de Langue et de Littérature*. N° 4. Département de français de l'université de Mostaganem. Mostaganem. p. 35-60
- BENHAÏMOUDA M. 2008. « Mythologies du roman policier algérien » dans *Synergies Algérie*. N° 3. GERFLINT. Évreux. p. 61-74.
- BENRAMDANE F. 2021, 14 avril. « Les nouvelles wilayas : alors, c'est In Salah ou Aïn Salah ? ». *L'Expression*. p. 15.
- CHERRAD M. M. 2021. « Université et politiques de localisation urbaine en Algérie » dans *Bulletin de la Société Géographique de Liège*. N° 77. Société Géographique de Liège. Liège. p. 69-88.
- DOYON-GOSSELIN B. 2011. « Pour une herméneutique des espaces fictionnels » dans CAMUS A. & BOUVET R. *Topographies romanesques*. Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec. Coll. « Interférences ». Rennes/Québec. p. 65-77.
- GENETTE G. 1982. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Seuil. Coll. « Poétique ». Paris.
- HARBI M. 2001. *Une vie debout : mémoires politiques, tome 1 : 1945-1962*. La Découverte. Coll. « Cahiers libres ». Paris.
- LAROUSSE. (s. d.). « Tanezrouft » [en ligne]. Larousse. <https://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Tanezrouft/145912>. Consulté le 16 février 2022.
- LOBSTEIN D. 2016. « Vision d'un orientaliste » [en ligne]. Histoire-image. <http://histoire-image.org/fr/etudes/vision-orientaliste>. Consulté le 18 mars 2020.
- MOUSSA T. 2019. « الخشاف... مشروب رمضاني ورثه المصريون عن العثمانيين وطوره المالكيك » [Lekhchef... une boisson ramadanesque héritée par les Égyptiens des Ottomans et développée par les Mamelouks] [en ligne]. Elbalad.news. <https://www.elbalad.news/3823748>. Consulté le 3 avril 2020.
- PAULIN F. 2018. *La guerre est une ruse*. Agullo. Coll. « Agullo Noir ». Bordeaux.

ISSAM BOULKSIBAT

- RIQUOIS E. 2012. « L'espace urbain du polar français » dans MILONA. & PERELMANM. *Le livre et ses espaces*. Presses universitaires de Paris Nanterre. Paris. p. 569-581.
- ROLOT C. & RAMIREZ F. 1996. « La Casbah des insoumis : Alger dans Pépé le Moko de Julien Duvivier » dans KHADDA N. & SIBLOT P. *Alger. Une ville et ses discours*. Praxiling. Montpellier. p. 379-390.
- SIBLOT P. 1996. « La Casbah d'Alger : origines, avatars et usages d'une stéréotypie » dans KHADDA N. & SIBLOT P. *Alger. Une ville et ses discours*. Praxiling. Montpellier. p. 155-175.
- SOLO B. 2012. *Les anecdotes les plus drôles du cinéma* [livre électronique]. Le Cherche Midi. Coll. « Les Pensées ». Paris.
- STORAB. 1983. « La différenciation entre le F.L.N. et le courant messaliste (été 1954-décembre 1955) » dans *Cahiers de la Méditerranée*. N° 26. Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine. Nice. p. 15-82.
- VELDA. 2011, 4 octobre. « Frédéric Paulin, l'interview en roue libre » [en ligne]. *Le blog du Polar*. <http://leblogdupolar.blogspot.com/2018/09/frederic-paulin-linterview-en-roue-libre.html>. Consulté le 8 mars 2023.
- VIRCONDELET A. 2014. *Alger, ombres et lumières : une biographie* [livre électronique]. Flammarion. Paris.
- WESTPHAL B. 2007. *La géocritique : réel, fiction, espace*. Minuit. coll. « Paradoxe ». Paris.